

Jocelyn Wolff | GALERISTE D'ART CONTEMPORAIN

« NOTRE MODÈLE N'A PAS DIT SON DERNIER MOT »

Le galeriste, qui a ouvert un nouvel espace à Paris, explique la philosophie à laquelle il s'astreint depuis vingt ans dans son activité de marchand

ENTRETIEN

Jocelyn Wolff a inauguré sa première galerie dans le quartier de Belleville fin 2003. Il a déménagé toutes ses activités à Romainville (Seine-Saint-Denis) en octobre 2020 et a ouvert deux ans plus tard, associé à Samy Abraham, une autre galerie, dans le 7^e arrondissement parisien, Abraham & Wolff, principalement consacrée au dessin contemporain.

Comment voyez-vous l'évolution de votre métier depuis vingt ans ? Le fait le plus marquant pour quelqu'un qui a commencé tout seul et qui aujourd'hui travaille avec une équipe de vingt personnes, c'est que plus j'ai grandi, plus je suis devenu petit par rapport à la concurrence.

Pourquoi, après avoir passé dix-sept ans à Belleville, avez-vous déménagé à Romainville il y a trois ans ? Au moment de mon installation à Belleville, une dynamique se mettait en place, impulsée par la Galerie Maisonneuve, puis par d'autres galeries innovantes dont Balice Hertling ou Marcelle Alix. Au fil du temps j'ai commencé à avoir un problème d'espace. Il est essentiel d'être à l'écoute des artistes.

Or, à un moment ils peuvent éprouver de la lassitude à exposer toujours dans le même lieu. L'espace d'exposition doit être pour eux, à défaut d'un challenge, au moins une envie d'exploration. Sinon, ils raréfient les réponses positives aux invitations qu'on peut leur faire.

Il y avait d'autre part à Romainville ce projet d'une aventure collective avec d'autres galeristes qui m'intéressait, comme on avait pu le faire à Belleville et comme certains d'entre eux l'avaient connue aux débuts des années 1990 rue Louise-

Weiss, dans le 13^e arrondissement. Il fallait se réinventer avec la même philosophie que nous avons depuis le début. J'ai toujours aimé les schémas anticonformistes. Je pense d'ailleurs que le travail d'une galerie d'art contemporain est d'explorer des voies anticonformistes avec ses artistes.

Quelle est la philosophie que vous évoquez ? Elle est peut-être un peu surannée, parce que les valeurs qui m'intéressent ne sont pas forcément celles qui garantissent le succès aujourd'hui. Pour moi, une galerie doit réellement représenter ses artistes. C'est la raison pour laquelle nous en avons peu par rapport à la taille de la galerie, moins d'une vingtaine, alors que nous sommes dix-neuf à travailler. Grandir plus me ferait perdre l'expertise que je tiens à garder sur nos artistes.

Je cherche d'autre part une cohérence entre eux. Il n'est pas nécessaire que leurs travaux se ressemblent, mais qu'ils aient les mêmes valeurs progressistes. J'aime ceux qui font un travail de recherche et qui ne sont pas là pour décliner des recettes. J'ai toujours eu comme règle d'or de ne jamais choisir un artiste pour des raisons uniquement commerciales, ce qui ne veut pas dire, une fois que nous décidons de travailler ensemble, que je ne vais pas essayer de construire un marché. C'est même au cœur des missions d'une galerie.

Avec sa philosophie et sa taille, moyenne, votre galerie n'appartient-elle pas au créneau qui souffre le plus actuellement, comme vient d'en témoigner la fermeture de la galerie GB Agency ? Que l'une des meilleures galeries parisiennes ferme au moment même où tout le monde évoque le succès de Paris pose évidemment question. Cela peut être la conséquence de cette approche



Jocelyn Wolff. © Antoine Lorgnier.

non opportuniste du marché, que je partage. Il y a une dizaine d'années, des galeries comme GB Agency ou nous-mêmes réalisons la moitié de notre chiffre d'affaires auprès d'institutions publiques du monde entier. Or aujourd'hui nous avons perdu les achats des institutions américaines car je ne voulais pas développer une programmation

opportuniste avec des artistes considérés comme les porte-drapeaux de réalités socioculturelles, raciales ou anthropologiques particulières, au détriment de la recherche plastique ou artistique. Il y a certes beaucoup de points positifs à aller chercher des artistes qui ont été « racisés », oubliés ou négligés, et je comprends qu'un pays comme les États-Unis ou

d'autres institutions européennes aient envie de faire un travail d'exhumation. Mais le problème vient du fait que les très grosses galeries ont une capacité d'absorption immédiate d'un, de deux ou de dix artistes en plus, capacité que nous n'avons pas et qui leur permet d'occuper le terrain institutionnel mieux que nous.

Est-ce à dire que ces très grosses galeries sont un danger pour vous ? En tout cas on est « challengés », et il est certain que notre modèle est plus difficile à tenir. Ce qui ne nous a pas empêchés de faire une très bonne année 2023 avec une très importante croissance. Ces méga-galeries ne sont souvent qu'un miroir aux alouettes pour les artistes dont elles peinent à défendre les intérêts sur le long terme, et je ne suis pas sûr que le paysage parisien soit toujours enrichi par leur programmation. Il faut faire la distinction entre celles qui occupent une vraie place sur le plan culturel parisien avec un programme d'expositions ambitieux et celles qui ne sont que des succursales, des bureaux, des comptoirs, des antennes secondaires, des points de vente ou d'achat parisien (ou de Monaco ou de Saint-Moritz, c'est la même chose) pour capter une clientèle extrêmement volatile pendant quelques heures. Elles fondent leur avenir sur le modèle de la marque, comme dans le luxe, et voient les artistes comme des lignes de produits ou des sous-marques. Il est clair que ce modèle est tout le contraire de ce qui nous attire et de ce que nous défendons. Et notre modèle, malgré ses fragilités visibles, n'a pas dit son dernier mot.

● PROPOS RECUEILLIS PAR
HENRI-FRANÇOIS DEBAILLEUX

ABRAHAM & WOLFF,
12, rue des Saint-Pères, 75007 Paris.